

OBSERVATOIRE DES ÉCRITS

La BCD, observatoire des écrits. Après avoir rappelé combien le "goût de lire" était éloigné du libre choix individuel et "alors que tout montre que le plaisir découle de l'usage, on espère pour ceux qui ne lisent pas encore que le plaisir débouchera sur l'usage", Yvonne CHENOUF expose pour quoi il serait utile que les BCD aient cette fonction, ces BCD qui sont "allées dans des galères en forme de salons alors qu'on les attendait dans des ateliers, là où le projet consiste moins à faire consommer du livre qu'à comprendre pourquoi on donne à lire".

(Cet article sera suivi de deux autres dans les prochains numéros. Un sur l'observation de la production des écrits, l'autre sur leur prétendue universalité.)

Jolis mensonges ou difficiles vérités, les choses écrites seront invitées ou évitées selon des convenances plus ou moins conscientes, plus ou moins stables, plus ou moins personnelles qui finissent par former ce qu'il est admis d'appeler un goût. *"Le goût, souvent présenté comme le moteur d'une pratique culturelle, en est plutôt la justification"* écrit Martine NAFFRECHOUX (Actes de Lecture n° 26, juin 89, p.76). Elle ajoute : *"Les goûts n'ont rien de naturel ni de spontané, ils ne sont que des manières de remplir une obligation culturelle, d'autant plus pressante que l'on appartient à, ou que l'on aspire à faire partie de, la classe dominante dont la Culture est l'un des attributs"*.

Bonnes ou mauvaises, rares ou galvaudées, éternelles ou éphémères, les pages écrites le deviennent par la volonté du lecteur qui, en affirmant ses préférences, *"satisfait donc à l'obligation de lire sous le masque du plaisir"*. Beaucoup, un peu ou pas du tout, l'amour de la lecture est donc loin d'obéir à un libre choix : *"en la supposant toujours possible, on oublie que la possibilité de lire a ses limites : elle a pour plancher l'incapacité de lire, qui définit les analphabètes au sens strict [...] elle a pour plafond l'obligation de lire qui s'impose à certaines fractions des classes moyennes et supérieures, notamment aux membres des professions intellectuelles pour qui la lecture est à la fois une tâche professionnelle et un "devoir d'état" et aussi aux membres de la "classe de loisir" pour qui elle fait partie des devoirs culturels de leur rang"*.

LE PLAISIR ET LA NÉCESSITÉ

Étrange paradoxe : plus la lecture est un "devoir d'état" et plus elle est décrite comme un loisir. Alors que tout montre que le plaisir découle de l'usage, on espère pour ceux qui ne lisent pas encore que le plaisir débouchera sur l'usage. C'est comme s'il y avait des vies nécessairement lectrices et des vies nécessiteuses. Il y a ceux qui lisent sans avoir eu à le choisir et à qui la lecture donne en prime tous les plaisirs et les autres, ceux qui n'ont pas d'autres raisons de lire que l'espoir d'un plaisir qu'ils n'ont pas encore éprouvé. *"Le plus important avec les livres, les "vrais" c'est qu'ils sont les outils privilégiés de la constitution active et personnalisée de l'imaginaire et du long travail intérieur de formation de la pensée. Le dialogue qui se prolonge avec la pensée d'un autre donne à la lecture cette "efficacité différée" qui n'en finit pas d'enrichir le lecteur, son esprit critique, son langage, ses outils conceptuels, ses moyens personnels d'analyser une situation et de comprendre le monde"* écrit Jean-Marie BOUVAIST¹. Former des lecteurs, c'est les mettre en situation de "travail intérieur" de communication avec la pensée des autres, de critique, de conceptualisation, d'analyse et de compréhension du monde. Voilà qui tourne franchement le dos à l'évasion, au loisir et à la simple recherche de plaisir et constitue un projet de vie moins gratuit qu'il n'y paraît. On voit bien le danger de la tâche. Ils ne sont pas fous, les non lecteurs ! Pourquoi perdre du temps à lire quand lire ne sert à rien d'autre qu'à lire ?

¹ Les enjeux de l'édition jeunesse à la veille de 1992. Jean-Marie BOUVAIST. Salon du livre de Montreuil.

LECTURE ET PROMOTION

Ils devraient pourtant mourir d'envie de ressembler à cette fraction sociale bien gisante, désintéressée et vouée au plaisir qui cultive l'acte gratuit, par goût des belles lettres... même si Martine NAFFRECHOUX constate que *"les variations du goût obéissent, jusque dans leurs détails, à une machinerie symbolique actionnée par la dynamique des relations hiérarchiques entre classes"*. C'est ignorer, répondent les prosélytes de la bonne lecture (qui aiment par dessus tout les non-lecteurs), qu'il y a une lecture commune à tous les hommes, une lecture qui s'acquiert à l'abri des fonctions pratiques, loin des luttes des classes, une lecture de repos social (à défaut de paix civile), une lecture rien moins qu'universelle.

Cette lecture rencontre l'Art qui, on le sait, s'adresse d'abord à la sensibilité, organe naturellement présent chez tous les individus. Et sans doute, encore plus développé chez ceux qui souffrent. Les veinards ! À eux, pourvu qu'ils y mettent un peu du leur, les pages littéraires, les poèmes, les voix inscrites dans les textes et les musiques invisibles qui les parcourent. Dès l'enfance, on veillera à faire la différence entre les lectures et donc entre les lecteurs.

Les écrits utilitaires auront, certes, un intérêt mais leur usage exclusif renverra, à la longue, au banc des non-lecteurs ; les lectures littéraires seront prioritaires et on les reconnaîtra à ce qu'elles sont ce supplément d'âme à la vie quotidienne. Le fin du fin ? Un lecteur qui fera un usage équilibré de tous les types de lecture. Mais la lecture symbolique remporte tous les suffrages dans les programmes scolaires, dans les bibliothèques, les Salons du livre et les sondages tandis que les lectures du travail, des transports, des loisirs et de l'habitat, celles de l'alimentation, de la santé, du droit et des luttes, celles de l'argent, du pouvoir et des impuissances, toutes celles qui notent ces risques quotidiens, ces extrêmes équilibres, ces aventures humaines dans les faits divers d'une presse dévalorisée, dans les petits romans de gare ou les magazines à grand tirage, dans les lettres du courrier du cœur ou celui des abonnés de bulletins associatifs, toutes celles-là se taisent. Elles ne se risqueraient pas à répondre au nom de LECTURE quand passe un enquêteur chargé d'en recenser l'importance, la variété, la raison : face à la lecture symbolique souveraine, il y a les autres, les souterraines, qui se terrent dans la honte ou l'indifférence.

LA BCD ET L'HUMANITÉ LISANTE

Les BCD ont pourtant été créées contre l'imposition culturelle et l'hypocrisie ambiante : la lecture devait être prise en compte dans toutes ses dimensions, pratiques, sociales et symboliques, elle devait s'appliquer à tous les espaces de lectures, à tous les temps du lecteur, s'utiliser et se produire pour tous les publics, tous les besoins et tous les intérêts, sous toutes les formes et dans tous les domaines où des réponses restent à construire, où des questions attendent encore d'être posées. Libre accès, libre circulation, libre concurrence avec les activités de la classe, ces principes, perçus aujourd'hui comme attentatoires au bon goût pédagogique, se voulaient pourtant libérateurs : apprentissage de la gestion de son temps pour chaque enfant, contact régulier et justifié avec l'échantillonnage le plus vaste de la production, observation vigilante de ce qui pousse à écrire, de ceux qui poussent à lire. Les BCD se sont enlisées dans un fonctionnement stéréotypé, filtrant les lectures par le biais de sélections tamisantes, constatant avec désolation le désengagement de cohortes d'enfants pourtant séduits par les histoires, mais peu soucieux de lectures personnelles. Et, quand elles n'ont pas fermé leur porte, elles ont redoublé d'organisation, consolidé le fonds, soutenu l'offre comme n'importe quelle annexe sans moyens d'une bibliothèque de lecture publique au lieu d'approfondir leur spécificité de bibliothèque d'entreprise. Pendant ce temps, se tramait pourtant entre les lignes et des vies, entre les genres et des gens, de drôles de pactes qu'il aurait bien fallu observer.

L'HONNEUR PERDU DES BCD ?

Quand les BCD sont nées, elles n'ont guère rencontré d'opposition de principe. Les enseignants, leur hiérarchie, les parents ont vu d'un assez bon œil l'entrée groupée d'écrits divers dans un même lieu, simultanément lieu d'exposition, d'animation, de recherche, de lecture et d'écriture, d'analyses, d'études et de débats, multiples occasions d'éveiller la curiosité intellectuelle et l'émotion esthétique, deux vertus d'un même plaisir pour des enfants spontanément séduits. L'entreprise, déjà bien engagée, profita du dynamisme de l'édition jeunesse et les enseignants, comme les parents, découvrirent en même temps que leurs enfants, ces pages aux illustrations audacieuses, aux textes drôlement tendres, croiseurs de signes et de sens dans une inattendue communion d'émotions entre ceux dont l'enfance était encore en chemin et d'autres, pour qui, un instant, elle semblait de retour. Cela aurait dû alerter, cette rencontre sur l'enfance comme seule nécessité de lire ensemble ! Pourtant, aucune inquiétude face à l'universalisation de cette part de vie, la plus belle de toutes, à peine assombrie par l'irruption de nécessaires petits chagrins au royaume des plaisirs. Douleurs et bonheurs, ces faiseurs d'expérience, qui enrichissent les jeunes en pleine croissance... D'albums en romans c'est une conception certaine de la vie qui va se transmettre sur fond d'une certaine honnêteté : droit au rêve pourvu que l'embellie adoucisse le réel, droit à l'erreur pourvu qu'elle parte d'un bon sentiment et qu'elle permette un progrès, droit à l'humour pourvu qu'il attendrisse les rapports humains, droit au désespoir pourvu qu'il débouche sur un désir d'insertion, droit à l'espièglerie et à l'incartade, joyeux incidents qui ramènent plus sûrement au droit chemin, vies buissonnières dont le souvenir masque la réalité du temps de l'enfance. Interprétation parcellaire du monde qu'on présente comme une vision collective.

Mythe plaqué contre le monde qui cogne à la fenêtre et que les pages roses, vertes, rouges et or des enfances protégées ignorent ou tempèrent, vieux monde qui dure parce que l'écriture ne propose qu'une lecture de compassion, ultime arrêt avant la descente au fatalisme, et non une lecture d'interrogation. Que diable les BCD sont-elles allées faire dans des galères en forme de salons alors qu'on les attendait dans des ateliers, là où le projet consiste moins à faire consommer du livre qu'à comprendre pourquoi on donne à lire ?

DES OBSERVATOIRES

Il est temps de proclamer bien haut que les goûts se discutent et que la lecture universelle est le premier obstacle à la lecture. La BCD, lieu de rencontre des autres lectures, celles qu'on entreprend pour régler tout le reste non parce qu'on a réglé tout le reste.

1) La lecture et la maîtrise technique

Une technique se développe quand l'objet de sa fonction est compris. Inutile de repréciser dans ces colonnes l'importance d'une maîtrise convenable du code écrit : on ne peut continuer à exhorter des gens qui lisent mal à rencontrer des textes. *"Le risque d'une pastorale de la lecture puisqu'elle ne prend pas en compte cette pré condition technique d'une maîtrise suffisante de l'instrument, c'est cet effet pervers qui constitue progressivement en refus actif ou militant ce qui au départ, n'était qu'indifférence ou éloignement des habitudes de lecture"* écrit Jean-Claude PASSERON (Actes de Lecture n° 17, mars 87, p.55). De nombreux articles ont fait état dans cette revue de types d'évaluation autour du logiciel ELMO.

On peut se référer au dernier en date paru dans le n° 31, réalisé par Jean-Paul FERRIER, principal adjoint du collège de Saint-Ambroix où se mène depuis deux ans une expérience de stages-lecture intégrés à la scolarité des élèves de 6^{ème} et de 5^{ème}.

2) La lecture et la pratique sociale

"Un type de lecture est toujours pris dans un réseau de relations avec d'autres pratiques ou noyau de pratiques du lecteur... ces relations avec les autres pratiques de la vie quotidienne sont celles qui structurent un "style de vie". Qu'est-ce qui donne à lire, quand, pourquoi ? Comment l'École et la Bibliothèque prennent-elles en compte toutes les pratiques de lecture et les aident-elles à se développer ? Le Centre National de Classes Lecture à Bessèges a procédé toute une année à ce recensement auprès des habitants afin de mieux répondre à leurs besoins notamment à travers les activités de la bibliothèque. (voir Actes de Lecture n° 29, mars 90, p.83 : **Quels lecteurs se cachent sous les Bessègeois ?**)

3) La lecture et la production économique

La production des écrits n'échappe pas aux règles du marché, aux lois de l'offre et de la demande, aux notions de rentabilité, à l'étude des coûts qui fait prendre ou non le risque d'éditer : *"La majeure partie du chiffre d'affaires de l'édition-jeunesse est déjà entre les mains de groupes industriels et financiers pour lesquels un investissement doit être une source de haute et rapide rentabilité et qui sont prêts à prendre en considération des objectifs "marginiaux" pédagogiques ou culturels, seulement si, directement ou non, cela favorise d'autres ventes et donc d'autres profits"* écrit Jean-Marie BOUVAIST¹. Cette importante étude concerne tous les professionnels du livre et de la lecture qui doivent *"lutter contre l'invasion des séries stéréotypées ...et développer une demande exigeante"*. Cela concerne aussi et au plus haut niveau les lecteurs trop vite entraînés à classer les livres, les emprunter, passer commande sans se demander comment s'organise et se diffuse l'offre de lecture, comment elle arrive jusqu'à soi et surtout qui la produit, de quelle manière et avec quelles intentions. Autrement dit, à partir de quels rêves supposés, de quels doutes imaginés, de quels besoins reconnus, ces livres ont été produits qui vont, à leur tour, produire le goût des lecteurs.

4) La lecture et le mythe de l'universalité

Quand lire était le souci des nobles, le non-lecteur ne l'était pas : répartition claire et nette des castes, de leurs qualités et de leurs fonctions. L'aristocratie était, c'est une affaire entendue, d'une essence supérieure. La bourgeoisie a pris le pouvoir parce qu'elle s'est émue de cette distance et s'est fait un devoir d'abolir cette étanchéité entre les hommes. Elle s'est voulue représentante des souffrances, des besoins et des aspirations des gens de toutes conditions, incitant les plus démunis à partager ses valeurs, ses savoirs, à s'élever avec elle. Les livres, mais pas seulement eux, ont servi de repères à cette ascension, de boussoles durant ce long trajet. Aujourd'hui encore, les livres pour enfants, sont imprégnés de ces valeurs éducatives, transmises par des adultes qui en bénéficient ou qui souhaitent en faire bénéficier les leurs. Dès lors qu'il témoigne de la réussite et non de la naissance, le monde des privilégiés est enviable et rassurant pour ceux qui sont dans l'insécurité de l'argent, du travail précaire, des raisons de vivre évanouies sitôt que nées, car tout reste possible. Les parents et ceux qui ont la charge d'éduquer ont à cœur de combattre tout sentiment pessimiste : apprendre permet d'accéder au bon côté de la vie.

Plaisir des mots, puissance du rêve, jeu des sentiments et des émotions, audace des aventures fabuleuses, impunité des héros insoumis... Reconstructions perpétuelles du réel sans destruction, sans mise en cause, sans coupable hormis l'individu qui ne respecte pas la morale, sans menace ni pour le riche quand il est généreux ni pour le pauvre quand il est travailleur, les livres, hymnes à la vie contre vents et marées, sont pleins de ces incitations à croire à l'harmonie sociale.

Pourtant, chaque jour, les inégalités s'accroissent, l'ombre s'épaissit, le plus fort s'attaque à un moins fort qui s'en était pris à un plus faible. Pourquoi donner comme seul horizon à la justice de compenser les inégalités alors qu'il s'agit bien d'en combattre impitoyablement la cause ?

C'est ça, une autre lecture des écrits existants : comprendre en quoi, si le monde proposé dans les livres ne s'offre pas à changer, alors la lecture qui en est faite ne peut être universelle.

Yvonne CHENOUF